

Ne suis-je pas une femme ?

Femmes noires et féminisme

bell hooks
Cambourakis, 2015



Note : « Les extraits du livre » sont entre guillemets et avec la référence de la ou des pages.
Les textes en standard sont des résumés du texte.
Les textes en italique sont des commentaires sur le texte.

Cet extrait de l'introduction résume bien la démonstration que bell hooks entend faire dans ce livre.

« A un moment où dans l'histoire états-unienne les femmes noires des quatre coins du pays auraient pu s'unir pour revendiquer l'égalité des femmes ainsi que la reconnaissance de l'impact du sexisme sur notre statut social, nous sommes demeurées, dans l'ensemble, silencieuses. Notre silence n'était pas seulement une réaction contre les féministes blanches ni un geste de solidarité avec les hommes sexistes noirs. C'était le silence des opprimé-es – ce profond silence engendré par la résignation et l'acceptation de son sort. Les femmes noires de cette époque ne pouvaient pas s'unir afin de lutter ensemble pour les droits des femmes parce que nous ne voyions pas notre condition de femmes comme un aspect important de notre identité. Une socialisation raciste et sexiste nous avait conditionnées à dévaluer notre féminité [womanhood] et à considérer la race comme seul marqueur pertinent d'identification. En d'autres termes, on nous a demandé de nier une partie de nous-mêmes – et nous l'avons fait. » Introduction p. 37

Introduction :

Rappel des combats de la fin du XIX^e siècle autour du droit de vote.

Ping-pong entre les catégories de race et de sexe dans lesquels les femmes noires sont perdantes. Il y a un travail préalable d'instrumentalisation de ces catégories. On est toujours entrain de batailler avec un ennemi ou un adversaire. Mais le gagnant, c'est le maintien de l'ordre. bell hooks rappelle que dans un premier temps le vote a été accordé aux hommes noirs avant les femmes blanches, puis aux femmes noires.

N'importe quelle femme ne prend pas la parole : ce sont celles qui ont les outils intellectuels pour le faire.

On peut faire un parallèle avec la position d'Emma Goldman à la même époque qui ne revendiquait pas le droit de vote pour les femmes. Les hommes peuvent voter, cela leur a-t-il apportait l'émancipation ?

« Au fil de mon travail, j'ai pris de plus en plus conscience que je pouvais arriver à une compréhension rigoureuse de l'expérience des femmes noires et de notre relation à la société dans son ensemble qu'en examinant conjointement les politiques racistes et sexistes depuis une perspective féministe. » (p. 53, fin de l'intro)

« la société dans son ensemble » ? N'est-ce pas une société esclavagiste et capitaliste ? Il nous semble qu'il manque la dimension de classe. Est-ce dû à la situation de bell hooks dans cette

société ? C'est parce qu'elle parle qu'il y a une forme de reconnaissance implicite qu'elle est en mesure d'apporter sa contribution à l'histoire des femmes noires. Elle parle en leur nom. Il n'y a pas d'autre possibilité. Mais c'est la reconnaissance que ce monde capitaliste donne accès au compte-goutte aux études longues. Ce phénomène opère un rétrécissement de l'Histoire. Ce n'est pas un discours de condamnation des intellos. Bihr dit que la troisième classe avance masquée. Elle ne peut faire autrement. Dejours parle d'une idéologie défensive de métier.

Porte d'entrée intéressante : du fait de l'accès aux études longues, c'est l'occasion d'une critique de cette spécificité, de ce privilège intellectuel : pouvoir lire, écrire, diffuser. Cela pourrait être une occasion de développer une auto-réflexivité : certaines fractions de l'encadrement sont aux prises les unes les autres. Ce n'est pas nouveau : voir les affrontements au sein de l'A.I.T.

Chapitre 1 : sexisme et vécu des femmes noires esclaves

bell hooks prend trop au sérieux les méthodes de domination. Les maîtres utilisent les stéréotypes sexistes pour asseoir leur domination, dit-elle. Malgré tout, la chose importante pour eux était la rentabilité de leur plantation.

« Émasculer les hommes noirs esclaves » Les hommes exprimaient leur masculinité dans les travaux des champs mais cette masculinité devait être avant tout rentable.

Les stéréotypes sexistes des planteurs réservaient les femmes esclaves à la Grande Case. Mais aussi aux travaux des champs. Dans leurs pays africains, le patriarcat imposait aux femmes des travaux difficiles.

Les rapports de domination peuvent être explicités par des mécanismes sociaux mais il ne faut pas oublier que l'objectif principal était la rentabilité de la plantation, de l'insérer dans un marché capitaliste.

Elle constate qu'en Afrique les hommes marchent les mains dans les poches, mais elle ne dénonce pas en tant que tel le patriarcat africain, comme elle ne dénonce que peu le patriarcat de l'homme esclave.

A noter l'utilisation de la religion par les hommes blancs pour cadrer la sexualité des femmes blanches (de pécheresses elles sont devenues des déesses en quelques décennies). L'église imposait l'équivalent de la charia dans la société blanche sudiste. La luxure s'opérait donc avec les femmes noires d'autant qu'elles n'étaient pas protégées par les hommes esclaves (brisés par le fouet et non habitués en Afrique à protéger les femmes qui ne sont pas de leur village).

bell hooks a une position politique, ce qui donne sens à ses recherches : mettre fin à ce système d'exploitation et de domination. Exploitation justifiée par le racisme de ceux qui détiennent les plantations. La cruauté ce n'est pas un objectif, c'est un moyen donné en libre accès pour dominer un cheptel, un capital que le planteur détient et veut mettre en valeur.

Le sadisme vient de surcroît. Dans beaucoup de situations, les maîtres profitent de leur pouvoir pour abuser des « dominé-es ». Dans l'esclavage, cela se fait de manière paroxystique.

bell hooks laisse sous le tapis « la loi du profit ». Marx dans le tome I du Capital : le Capital arrive au monde « suant le sang et la boue par tous les pores ».

bell hooks note une égalité de traitement dans le travail entre hommes et femmes esclaves. C'est le même rendement qui est exigé dans les champs. Par contre, elle note une inégalité dans le foyer domestique : la femme noire reste la servante de l'homme esclave.

Les noir-es adoptent les valeurs des blanch-es américain-es. Il en résulte une dépréciation des travaux ruraux (à la différence de ce qui se passe en Afrique). Du coup, les femmes noires, au moment de la Reconstruction (1867 – 1877), ne veulent plus travailler à l'extérieur, elles estiment que les hommes noirs doivent subvenir à leurs besoins.

Loin de devenir féministes, les femmes noires ont fait leur les « qualités féminines » imposées par le patriarcat blanc (douceur, soumission, rubans et fanfreluches) et, une fois émancipées, elles ont refusé de travailler aux champs. bell hooks constate qu'il n'y a pas de révoltes mais la reproduction de la domination.

bell hooks n'a aucune indulgence avec le fait que les femmes noirs acceptent de reproduire et de subir leur domination. Elles auraient validé les stéréotypes patriarcaux en prenant modèle sur les femmes blanches. Et, dit-elle, ce n'est pas cette identification qui est porteuse d'un potentiel de luttes.

Les féministes blanches, lors des revendications des droits pour le vote, se sont détournées de la possibilité d'alliances croisées (femmes et noir-es) pour obtenir ce droit. Mais les blancs ont accordé le droit de vote en premier lieu aux hommes noirs.

Il y eut d'autres alliances croisées dans l'Histoire mais ce sont toujours ceux qui sont en position inférieure qui sont les dindons de la farce.

On assiste à un ping-pong entre la race et la classe, le genre étant la balle qu'on se renvoie.

On regrette que le pouvoir capitaliste, même ébranlé par la guerre de Sécession ou des révoltes, ne soit pas désigné en tant que classe.

Chapitre 2 : dévalorisation perpétuelle de la féminité [womanhood] noire

Après l'abolition de l'esclavage, la femme noire continue d'être agressée sexuellement, en toute impunité, par les hommes, noirs ou blancs. Cette agression tire sa légitimité des mythes (idéologie !) de la femme noire libertine. Cette dévalorisation est aussi un moyen de contrôle social des femmes noires par les hommes blancs ou noirs et les femmes blanches.

Hypothèse farfelue : quelle est la puissance capitaliste en essor qui a bénéficié de ce masquage, qui s'appuie sur la déportation des esclaves, et qui lui a permis d'être au premier plan ? L'essor du capitalisme (avec le soucis de maintenir les antagonismes de classes dans des limites acceptables) a été dû au fait, notamment, de ce passé colonial avec des effets catastrophiques dont bell hooks fait la description.

Pour les syndicats américains, la question raciale a été un élément idéologique pour fragmenter le prolétariat. 15 % de personnes stigmatisables pour casser les luttes. La spécificité américaine est que son passé colonial est interne à la métropole, tout comme les « enclaves coloniales » de Rigouste. En Angleterre au XIX^e siècle, il y eut des tentatives d'utiliser les irlandais pour casser les luttes.

« Tous les centres industriels et commerciaux d'Angleterre possèdent maintenant une classe ouvrière divisée en deux camps hostiles : les prolétaires anglais et les prolétaires irlandais. L'ouvrier anglais moyen déteste l'ouvrier irlandais en qui il voit un concurrent qui dégrade son niveau de vie. Par rapport à l'ouvrier irlandais, il se considère comme un membre de la nation dominante et devient par conséquent un outil des aristocrates et des capitalistes anglais contre l'Irlande, renforçant ainsi leur domination sur lui-même. Il se berce de préjugés religieux, sociaux et nationaux contre les travailleurs irlandais. Il se comporte à peu près comme les blancs pauvres vis-à-vis des noirs dans les anciens Etats esclavagistes des États-Unis. L'Irlandais lui rend avec intérêt la monnaie de sa pièce. Il voit dans l'ouvrier anglais à la fois un complice et un instrument stupide de la domination anglaise en Irlande. Cet antagonisme est artificiellement entretenu et développé par la presse, le clergé et les revues satiriques, bref par tous les moyens dont disposent les classes dominantes. Cet antagonisme est le secret de l'impuissance de la classe ouvrière anglaise, malgré son organisation. C'est le secret du maintien au pouvoir de la classe capitaliste, et celle-ci en est parfaitement consciente. »

Lettre de Marx du 9 avril 1870 adressée à Siegfried Meyer et August Vogt, New York (voir Correspondance Marx-Engels, tome X, Éditions sociales, 1984.

En France, les syndicats ont refusé de syndiquer des femmes sous prétexte que leur plus faible salaire permettait de tirer le salaire des hommes vers le bas.

Une partie de ping-pong internationalisée où les identités de race et de genre sont instrumentalisées pour fragmenter le prolétariat, par le patronat et par les syndicats qui moulent leur stratégie de défense sur la stratégie d'attaque des patrons et de l'État.

Pendant la période de Reconstruction, les noir-es excellent dans tous les domaines économiques et sociaux, illes deviennent des concurrents pour les blanch-es. La réaction ne se fait pas attendre : ce sont les lois Jim Crow « égaux mais séparés ».

Dans ce cadre, les mariages interracialisés deviennent interdits mais les viols des femmes noires continuent.

Là encore, bell hooks ne prend pas en compte l'aspect politique et économique comme si le but du suprémacisme blanc était de maintenir l'apartheid. Les femmes noires seraient toutes de la même classe, qu'elles soient riches ou pauvres ?

« Lois blanches », « solidarité blanche », pouvoir aux mains des « hommes blancs » : les « hommes blancs » cherchent la « solidarité blanche » pour stabiliser le capitalisme dans un cadre idéologique aux conséquences concrètes importantes.

*Les enfants héritent du père. Les métis héritent de leur père blanc propriétaire. Ils deviennent propriétaires. Cela modifie les rapports raciaux, certes, mais pas les rapports économiques : il existe toujours des patrons. **Le problème est donc que, pour bell hooks, la caractéristique sociale est accrochée non à une fonction (patron, encadrant, exécutant) mais à une identité (genre ou couleur).***

A la télé ou dans les films, il n'y a pas d'images de femmes noires, les seuls représentants noirs sont des hommes. Les femmes noires sont invisibilisées.

Tout comme à la télé ou dans les films, il n'y a pas de représentations d'ouvri-ères. Ils et elles sont invisibilisé-es.

Tout comme la lutte antifasciste met de côté la lutte contre les oppressions économiques. On se bat sur un terrain idéologique, terrain de l'adversaire, mais pas sur le terrain du pouvoir économique qui existe mais reste dissimulé derrière.

Dans le domaine du travail, au temps de l'esclavage, les femmes noires sont tenues de faire le même travail que les hommes noirs, plus les soins à la famille. Les blanch-es dévalorisent le travail du care des femmes noires en les appelant les « matriarches ».

« Le terme de matriarche implique l'existence d'un ordre social dans lequel les femmes exercent un pouvoir social et politique, un statut qui ne ressemble en aucun cas à la condition des femmes noires, ni d'aucune autre femme dans l'histoire états-unienne. » (p. 132) « Bien que les sociologues blanch-es aimeraient faire croire à tout-es les états-unien-nes que la femme noire est souvent « l'homme de la maison », c'est rarement le cas. Même dans les familles mono-parentales, les mères noires peuvent aller jusqu'à déléguer la responsabilité d'être « l'homme » au garçon. Peu de femmes noires, même dans les maisons où il n'y a pas d'homme, se voient comme effectuant un rôle « masculin ». Parallèlement à ça, peu de femmes noires ont un pouvoir décisionnaire dans la vie politique états-unienne. » (p. 133)

A propos du livre « Avis d'expulsion » de Matthew Desmond : bell hooks expose une approche subtile des rapports de sexe et de race, Desmond s'intéresse aux rapports de classe et de race. Peut-être est-ce à nous de faire la synthèse de ces différents angles de vue.

A propos de la sous-représentation des femmes noires dans les mandats électifs, cela nécessite d'autres caractéristiques sociales. On retrouve toujours la même non remise en cause du système représentatif électoral. S'il y avait de plus en plus de femmes noires élues, cela signifierait qu'elles correspondraient de plus en plus aux critères des élu-es dans leur ensemble.

Selon des théories de sociologues blanch-es, formé-es dans des instituts d'élite, fermés aux noires et aux classes populaires, les femmes noires seraient autoritaires et feraient fuir les hommes noirs. Elles les démasculinisaient en pourvoyant aux besoins de la famille. Or, c'est le capitalisme, qui les démasculinise en offrant aux hommes que des boulots mal payés, les poussant au chômage.

Dans la middle class, les femmes peuvent témoigner de la difficulté d'obtenir de l'ex-mari (blanc ou noir) des pensions alimentaires.

Les hommes noirs sexistes ? Ils refusent un travail indigne de leur masculinité, même s'ils pourraient nourrir leur famille avec. Par contre, il paraît normal qu'une femme noire abandonne sa dignité pour prendre un boulot domestique pour nourrir ses enfants. Une femme noire est-elle indépendante quand elle est domestique 40 heures par semaine avec un bas salaire ?

bell hooks place la race et le sexe (l'identité) en premier, la classe (la fonction) en surcroît. Remettre l'économie à sa place ne veut pas dire mettre de côté le sexisme et le racisme. Il nous semble qu'alors l'ennemi principal (de toutes ces catégories) est mis hors de cause. Delphy propose de s'attaquer aux rapports sociaux les plus archaïques pour bousculer les autres catégories. Le féminisme décolonial est censé reprendre ces deux catégories d'oppression antérieures au capitalisme. Pour nous, sans remettre en cause le capitalisme qui s'appuie sur les deux oppressions, celles-ci seront toujours remises en selle par un capitalisme non détruit.

« Les hommes qui croyaient au mythe des femmes noires matriarches les considéraient comme une menace pour leur pouvoir personnel. Une telle façon de penser n'est en rien propre aux hommes noirs. La plupart des hommes dans les sociétés patriarcales craignent les femmes qui n'adoptent pas les rôles passifs traditionnels et leur en veulent. Les oppresseurs blancs racistes en rendant les femmes noires responsables du chômage des hommes noirs, se sont dégagés de toute responsabilité et ont été capables de créer un lien de responsabilité avec les hommes noirs fondé sur un sexisme commun. Les hommes blancs comptaient sur les sentiments sexistes instillés dans l'esprit des hommes noirs depuis leur naissance pour les pousser à regarder spécifiquement les femmes noires, et non toutes les femmes, comme les ennemies de leur masculinité. Bien que les femmes noires soient victimes d'oppressions sexistes et racistes, elles sont généralement décrites comme ayant reçu plus de privilèges que les hommes noirs au cours de l'histoire états-unienne. [...]

Certaines femmes noires ont été aussi enclines que les hommes noirs à accepter la théorie du matriarcat. Elles étaient désireuses de s'identifier comme des matriarches car il leur semblait que les femmes noires recevaient enfin une reconnaissance pour leurs contributions au sein de la famille noire. » (p. 141 et 142)

« De la même façon que les blanch-es ont utilisé le mythe de la femme noire libertine comme moyen de dévaloriser la féminité noire, iels ont utilisé le mythe du matriarcat pour ancrer dans la conscience de tous-tes les états-unien-nes que les femmes noires étaient masculinisées et castratrices. [...]

Une fois que les femmes noires s'illusionnent et s'imaginent avoir un pouvoir qu'en réalité nous ne possédons pas, l'éventualité que nous nous organisions collectivement pour combattre l'oppression sexiste-raciste est largement réduite. » (p. 143)

On peut regrouper ici les colonisé-es et les opprimé-es dans une même stratégie d'oppression de classe : inculquer un faux sort enviable à certain-es afin de diminuer l'éventualité d'une révolte.

« Tous les mythes et les stéréotypes utilisés pour caractériser la féminité noire trouvent leurs racines dans des mythologies misogynes. Pourtant, ils forment la base des enquêtes les plus critiques sur la nature de l'expérience des femmes noires. Beaucoup de gens ont du mal à nous reconnaître nous, femmes noires, telles que nous sommes à cause de leur empressement à nous coller une identité qui se fonde sur des stéréotypes négatifs. Les nombreux efforts visant à poursuivre la dévalorisation de la féminité noire rendent extrêmement difficile et parfois même impossible pour les femmes noires de développer une estime de soi. Car nous sommes quotidiennement bombardées par des images négatives. En réalité, une des puissantes forces oppressives a été ce stéréotype négatif et notre acceptation de celui-ci comme un modèle sur lequel nous pouvons calquer nos vies. » (p. 150)

Chapitre 3 : L'impérialisme du patriarcat

Au début du mouvement féministe états-unien, il n'y avait que des femmes blanches de classe moyenne qui luttaienent contre l'oppression des hommes blancs. Maintenant des femmes noires universitaires parlent du travail des femmes noires. Mais le féminisme noir n'est toujours pas pris en compte par le féminisme blanc. Ni les oppressions des hommes blancs pauvres ou des hommes noirs.

Les hommes noirs sont supérieurs aux femmes noires sans avoir à « gagner » ce statut. Or, les hommes noirs peuvent aussi être des oppresseurs des femmes noires même s'ils ne peuvent protéger et nourrir leur famille (esclaves, précaires). Il ne faut pas tout remettre sur le dos des hommes blancs même si cela complique la lutte contre le racisme.

Cf. la critique du mouvement ouvrier : les leaders oublient certaines personnes dont ils sont censés porter la parole. Les dirigeants syndicaux sont souvent des hommes blancs (dans les pays à majorité « blanche »...). C'est vrai mais... ce qui est en jeu, ce sont les rapports aux statuts et fonctions moins visibles.

« Tout au long du XIX^e siècle aux États-Unis, la discrimination sexiste envers toutes les femmes dans les domaines du travail et de l'éducation signifiait que parmi toutes les personnes noires qui briguaient des rôles dirigeants, que ce soit pendant l'esclavage ou après l'affranchissement des esclaves, les hommes noirs étaient les candidats les plus probables. Puisque les hommes noirs prédominaient dans les rôles dirigeants, ils ont façonné le jeune mouvement de libération noir, afin que celui-ci reflète une discrimination patriarcale. Les leaders noirs courageuses telles que Sojourner Truth et Harriet Tubman ne représentaient pas la norme, elles étaient des individus exceptionnelles qui ont osé défier l'avant-garde masculine et se battre pour la liberté. Lors d'événements publics, de rassemblements politiques, de réceptions, les leaders noirs masculins défendaient la loi patriarcale. Ils ne parlaient pas directement de discriminer les femmes. Le sexisme des hommes noirs était dissimulé derrière des images romantiques où ils mettaient les femmes noires sur un piédestal. » (p. 153)

Dans la sphère politique : le vote a été une longue lutte.

Les hommes noirs ont « revendiqué » le droit de vote. Le droit de vote pour les femmes noires viendrait après.

Le vote est une arme de division massive.

Cf Emma Goldman : les hommes ont le droit de vote : est-ce que cela les mène à l'émancipation ? Est-ce que cela change quelque chose dans leur vie ?

Alors pourquoi les femmes lutteraient-elles pour obtenir ce droit ?

Analogies troublantes avec le salariat : même division des tâches (dirigeants, encadrants, exécutants. On voudrait organiser les démissions individuelles en grèves collectives et revendicatives) et le refus de vote devrait permettre l'émergence d'un mouvement collectif, revendicatif politique.

Dans la sphère économique :

Les femmes noires étaient de ferventes défenseuses du patriarcat : elles demandaient aux hommes noirs de pourvoir à leurs besoins, et voyaient avec colère ceux qui, tout en travaillant, ne gagnaient pas assez, et les mettaient dans une situation où elles étaient obligées de rentrer sur le marché du travail.

Les femmes consomment plus que les hommes ?

bell hooks confond la consommation productive et la consommation reproductive. Et même dans cette seconde sphère il y a différentes classes : les femmes qui consomment pour survivre et celles qui ont de l'argent pour les loisirs et autres.

Voir encore une fois « Avis d'expulsion », où Desmond décrit les cas de conscience des mères noires célibataires pour acheter de quoi vivre avec les aides sociales, jusqu'à l'explication d'achat de pinces de homards.

Les hommes noirs qui ne peuvent nourrir leur familles (boulots de merde qu'ils fuient) sont méprisés par les femmes noires, ce qui, d'après les sociologues blanc-hes les émasculeraient. Pour retrouver un peu de virilité, les hommes noirs dominent les femmes noires. Ils ont, eux aussi, incorporé les valeurs du patriarcat. Ce phénomène occulte le fait qu'ils sont humiliés par les blanc-hes dans le travail.

Le sexisme noir cache donc le racisme blanc.

Le Black Power lutte contre le racisme tout en faisant allégeance au patriarcat : la dignité des hommes noirs passe par le sexisme : les hommes noirs seraient à la même hauteur que les femmes blanches, dans l'échelle sociale, au-dessus des femmes noires.

Retournement des stigmates ? L'enjeu du pouvoir et du statut.

« Le mouvement du Black Power des années 1960 a été une réaction contre le racisme, mais il a été également ce qui a permis aux hommes noirs de déclarer ouvertement leur soutien au patriarcat. Les militants noirs attaquaient publiquement les hommes blancs sexistes pour leur racisme mais ils établissaient dans le même temps des liens de solidarité avec eux, fondés sur leur acceptation et leur engagement commun envers le patriarcat. Le lien le plus fort entre les militants noirs et les hommes blancs étaient leur sexisme partagé – ils croyaient tous à l'infériorité inhérente de la femme et soutenaient la domination masculine. Un autre lien entre eux était la reconnaissance par l'homme noir, comme par l'homme blanc, de la violence comme moyen principal d'exercer le pouvoir. Les hommes blancs réagissaient à la violence des hommes noirs avec l'excitation et la jubilation que les hommes ont toujours exprimé en allant à la guerre. Après le mouvement du Black Power des années 60, les hommes blancs ont plus facilement accepté les hommes noirs dans les forces de police et à des postes de commandement dans les forces armées. Malgré le racisme assumé des milieux du sport, c'est le premier milieu dans lequel les hommes noirs ont pu acquérir une certaine reconnaissance positive de leurs aptitudes masculines. Le racisme a toujours été une force de division séparant les hommes noirs et les hommes blancs, et le sexisme a été une force unissant ces deux groupes. » (p. 166 et 167)

D'où vient le pouvoir ? Pour les blancs, il est institutionnalisé : juges, armées, etc. Pour les noirs, il vient de la capacité à se défendre et à se battre.

La violence : pour les blancs, elle est institutionnalisée via la technologie. Pour les noirs, elle est brute et sans média.

Le féminisme comme idéologie de la résilience :

C'est un outil pour faire croire aux femmes qui sont obligées de travailler, que ces boulots de merde sont en fait libérateurs. Le sexisme pousse les hommes noirs à se sentir privilégiés bien qu'ils soient exploités. Il les pousse à violenter les femmes.

« Bien que les militantes féministes aiment à croire que le féminisme a été la force motrice du changement du rôle de la femme, ce sont en réalité les changements ayant eu lieu dans l'économie capitaliste états-unienne qui ont eu le plus d'impacts sur le statut des femmes. Il y a plus de femmes que jamais sur le marché du travail états-unien, non pas grâce au féminisme, mais parce que les familles ne peuvent plus compter sur le seul revenu du père. Que le féminisme existe ou non, les femmes doivent travailler. » (p. 175)

Les femmes et le mouvement de libération

« Les femmes noires qui entraient dans la *Nation of Islam* étaient traitées avec plus de respect que ce à quoi elles étaient habituées avant leur conversion, mais ces meilleurs traitements n'ont pas eu lieu parce que les hommes noirs *Muslims* avaient changé leurs attitudes structurellement négatives envers les femmes. Cela s'est produit parce que leur leader masculin Elijah Muhammad a décidé qu'il serait dans l'intérêt du mouvement de développer une solide base patriarcale dans laquelle les femmes trouveraient protection et considération, en échange de leur soumission. La plupart du temps, les hommes *Black Muslims*, qui traitaient les femmes avec respect, continuaient à maltraiter et à exploiter les femmes non *Muslims*. » (p. 183)

Exercice :

Remplacer les termes relatifs aux oppression de sexe ou de race par des termes relatifs à l'exploitation capitaliste.

« Malheureusement, l'emphase que nous mettons sur l'homme en tant qu'opresseur masque que souvent les hommes sont souvent victimisés. » (p. 187)

Malheureusement l'emphase que nous (les prolétaires) mettons sur le capitaliste en tant qu'exploiteur masque que souvent les capitalistes sont victimisés.

Le patriarcat est une sous catégorie du système dominant du capitalisme impérialiste. Il y a une utilisation du sexisme par la bourgeoisie pour la guerre des sexes disqualifiant la lutte des classes.

Autre exercice de traduction intersectionnelle :

« On encourage les hommes à développer une phobie des femmes et à les considérer comme leurs ENNEMIES pour qu'ils laissent tranquilles d'autres forces – celles ayant un réel pouvoir déshumanisant aux États-Unis – les dépouiller quotidiennement de leur humanité. » (p. 188)

Autre exercice :

« Il ne peut y avoir de liberté pour les hommes noirs (*pour les capitalistes, les hommes sexistes d'autres races*) tant qu'ils prônent l'assujettissement des femmes noires (*l'exploitation des prolétaires*). » (p. 191)

Chapitre 4 : Racisme et féminisme, la question de la responsabilité

On considérait le racisme comme un mal social fabriqué par des méchants et cupides et qui pourrait être éliminé par des alliances entre gens de bonne volonté. On nous a caché la vérité. On a accepté la suprématie blanche et la domination masculine pour résoudre les problèmes. On apprenait à aimer le gouvernement qui nous ségréguaient. On apprenait la servitude.

Les femmes blanches bourgeoises exigent un changement de structure dans la société, tentant de sortir le féminisme du discours pour le mener sur le terrain de la vie quotidienne. Mais les femmes n'ont pas changé. Celles qui ne leur ressemblent pas sont « les autres ». La situation hiérarchique a seulement changé de forme.

Le féminisme blanc accueille au fond la haine raciale. Les femmes blanches ne prennent pas en compte les oppressions spécifiques des femmes noires, c'est comme si elles n'existaient pas. L'impérialisme racial (et non sexuel) a été le fondement de l'économie américaine. Le racisme est l'outil de l'impérialisme avant le sexisme.

Ces deux impérialismes ont une efficacité d'usage pour maintenir le troisième impérialisme. On garde toujours la même couleur de peau et le même genre. Mais une fois l'expropriateur exproprié, il change de statut.

« Tous les mouvements de femmes aux États-Unis depuis leurs plus lointaines origines jusqu'à aujourd'hui se sont construits sur les bases racistes – un fait qui n'invalide en aucun cas le féminisme comme idéologie politique. Le mouvement pour le droit des femmes reflète la structure sociale d'apartheid racial qui a caractérisé la vie états-unienne des XIX^e et XX^e siècles. Les premières militantes pour le droit des femmes n'ont jamais cherché à obtenir l'égalité sociale pour toutes les femmes ; ce qu'elles cherchaient c'était l'égalité sociale pour les femmes blanches. On part souvent du principe que les militantes pour les droits des femmes du XIX^e siècle étaient anti-racistes parce qu'elles étaient nombreuses à être également actives dans les mouvements abolitionnistes. De nos jours il y a une tendance générale à assimiler abolitionnisme et rejet du racisme. En réalité, la plupart des abolitionnistes blanches, hommes ou femmes, bien que très véhémentes dans leur critique de l'esclavage, étaient radicalement opposées à l'idée d'accorder l'égalité sociale aux personnes noires. » (p. 200)

On peut faire un parallèle avec la critique de la bureaucratisation : les militants ouvriers qui militent pour l'émancipation n'ont pas milité pour tous les ouvriers mais pour une partie d'entre eux, ceux qui pouvaient devenir des bureaucrates et renforcer les organisations.

On peut aussi faire un parallèle avec le travail social. Les dames patronnesses étaient catholiques. Elles cherchaient à diminuer la pauvreté sans s'attaquer aux statuts de classe pour obtenir une égalité sociale.

Faute de pouvoir lutter dans le présent, on revient aux luttes du passé. On s'en prend à ce qui a constitué historiquement des outils de division : le colonialisme, le racisme et le sexisme. C'est le symptôme que ces luttes de classes sont difficiles à mener ou à conceptualiser.

Sexisme et racisme existent avant le capitalisme, ce sont des rapports. Il y a un rapport spécifique au capitalisme : les classes. Il y a aussi rapport de classes quand un nombre d'individus qui

ont les stigmates d'individus opprimés mais qui ne sont pas les plus exploités (intellectuels) portent une parole transgressive, bousculant les catégories utilisées pour les diviser.

C'était les femmes noires qui étaient les dindons de la farce. Mais ici, c'est une femme noire qui prend la parole, une universitaire connue. Elle parle au nom des femmes noires mais aussi de ses collègues et se positionne par rapport aux concurrentes blanches.

Retour sur la lutte pour le droit de vote

Les femmes blanches luttèrent pour le vote des blanches, pas pour le vote de toutes les femmes, surtout les sudistes. Mais chez les nordistes qui acceptaient les femmes noires dans leurs clubs, il y avait une séparation. Les femmes blanches étaient d'accord pour lutter au côté des femmes noires pour l'amélioration de leur sort (charité, crèches...), mais pas pour une égalité politique (dans les congrès). Les hommes noirs étaient reçus à leur table, par les femmes noires (impures, stigmatisées)

Dans la sphère du travail :

Les femmes blanches considèrent le travail salarié comme permettant une indépendance matrimoniale. Mais elles considèrent les femmes noires comme des concurrentes, sur le marché du travail. Cela a été accentué par la période de la première guerre mondiale. Les femmes noires ont remplacé les femmes blanches dans les usines et les commerces, qui, elles, remplaçaient les hommes blancs partis à la guerre. Les femmes noires étaient les dernières à être embauchées.

Après la guerre l'hostilité raciale s'est réactualisé. Les femmes blanches ont fait grève contre l'embauche des femmes noires, les lieux de repos (et même parfois de travail) étaient séparés, le travail le plus pénible était attribué aux femmes noires, et leurs salaires n'étaient pas égaux. Pour éviter ces conflits, beaucoup d'usines n'employaient que des noires ou que des blanches.

Le mouvement des femmes :

« Les relations entre les femmes blanches et noires étaient empreintes de tensions et de conflictualités au début du XX^e siècle. Le mouvement pour le droit des femmes n'avait pas fait se rapprocher les femmes blanches et noires. Il a plutôt mis lumière le fait que les femmes blanches ne voulaient pas renoncer à la suprématie blanche pour soutenir les intérêts de toutes les femmes. Le racisme dans le mouvement pour le droit des femmes et dans la sphère du travail étaient pour les femmes noires un rappel permanent de la distance qui séparait les deux expériences, une distance que les femmes blanches ne semblaient pas vouloir atténuer. » (p. 215)

Dans les années 1960, les femmes blanches n'ont pas cherché à réduire le fossé entre les races.

Le racisme, ce n'est pas d'écrire un livre sur les femmes blanches, mais d'écrire un livre sur les intérêts des femmes blanches comme étant les intérêts de toutes les femmes, et donc d'invisibiliser les intérêts spécifiques des femmes noires.

On peut dire la même chose au sujet des intérêts des classes moyennes décrits comme étant des intérêts universels, invisibilisant ainsi les intérêts spécifiques des classes prolétaires.

Le racisme, c'est sous entendre « femmes blanches » quand on parle de « femmes ». Le sexisme est de sous-entendre « hommes noirs » quand on parle des « noir-es ». C'est toujours en excluant les femmes noires. Par ailleurs, les femmes blanches des classes moyennes emploient souvent des femmes noires comme domestiques. Elles ne reconnaissent pas cette oppression spécifique mais dénoncent les oppressions qu'elles vivent comme violence commune à toutes les femmes.

« Dès que les femmes noires essayaient d'exprimer aux femmes blanches ce qu'elles pensaient de leur racisme, ou leur sentiment que les femmes à l'avant-garde du mouvement n'étaient pas des femmes opprimées, on leur répondait qu'« on ne peut pas hiérarchiser les oppressions ». L'insistance des femmes blanches sur « l'oppression commune » dans leur tentative d'interpellation des femmes noires afin qu'elles rejoignent le mouvement ne faisait qu'aliéner ces dernières. Puisque de nombreuses femmes blanches du mouvement employaient des domestiques non-blanches et blanches, les femmes noires vivaient cette rhétorique de l'oppression comme une agression, comme l'expression d'une insensibilité bourgeoise et un manque de préoccupation pour la position des femmes des classes populaires dans la société.

Parler d'oppression commune était en réalité une attitude condescendante envers les femmes noires. Les femmes blanches partageaient du principe qu'il leur suffisait d'exprimer un désir de sororité, ou le désir de voir les femmes noires rejoindre leurs collectifs, et que les femmes noires en seraient ravies. Elles pensaient agir de manière généreuse, ouverte et antiraciste, et étaient choquée par les réactions de colère et d'indignation des femmes noires. Elles ne voyaient pas que leur générosité servait leur propre cause et qu'elle était motivée par leur désir opportuniste. » (p. 226/227).

Les femmes blanches qui militent font partie des classes moyennes. Elles ne luttent pas contre le capitalisme, mais contre le patriarcat. Elles ne dénoncent pas l'oppression des classes populaires. Pour elles le travail (plutôt intéressant) libère les femmes. Elles ne reconnaissent pas que le travail des femmes noires ne les a jamais libérées de l'oppression, capitaliste ou patriarcale.

« Être capable de travailler et avoir un travail sont deux choses différentes. Je soupçonne cependant qu'on trouve peu de féministes qui travaillent comme ouvrières non qualifiées subalternes dans le but d'occuper leur temps libre et de faire l'expérience des structures de pouvoir. Car le statut et le pouvoir ne sont pas garantis par le travail en soi, mais par certains emplois particuliers, généralement réservés aux classes moyennes et supérieures. Comme le montre Studs Terkel dans Working (Travailler), la plupart des travailleuses trouvent leur emploi sans intérêt, oppressant, frustrant et aliénant – ce qui est plus ou moins ce que les femmes pensent du travail domestique. » (Benjamin Barber, cité p.227/228)

Dans l'histoire, les femmes noires ont été mises au travail, avant les femmes blanches.

Groupes non-mixtes :

On dit que les femmes noires ne se sont pas engagées dans le féminisme. Elles ont essayé mais n'y ont pas trouvé leur place. Par contre, elles se sont engagées très tôt dans les luttes contre le racisme, même si les hommes noirs ont tenté de leur imposer un rôle subalterne.

Comme elles forment des groupes féministes séparés, elles perpétuent ce racisme et cette séparation, ségrégation. Elles répètent les mêmes schémas en excluant les femmes blanches. Un côté positif de cette non mixité, les femmes noires ont pu y trouver reconnaissance et soutien. Mais le racisme n'est pas éliminé par cette séparation.

« L'émergence de groupes de féministes noires a exacerbé les oppositions entre les groupes de féministes noires et blanches. Plutôt que de combattre la tendance des femmes blanches à présenter les femmes noires comme Autres, inconnues et mystérieuses, elles ont agi comme si elles étaient effectivement Autres. Beaucoup de femmes noires ont trouvé dans ces groupes non mixtes une reconnaissance et un soutien féministe qu'elles n'avaient pas connus jusque-là dans des groupes de femmes dominés par les femmes blanches ; et ça a été une des caractéristiques positives des groupes des femmes noires. Cela dit, toutes les femmes devraient pouvoir faire cette même expérience de reconnaissance et de soutien dans des groupes de femmes mixtes racialement. Le racisme est une barrière qui empêche la communication, et il n'est pas éliminé ni questionné par la séparation. Les femmes blanches ont soutenu la formation de groupes séparés parce qu'ils confirmaient leurs présumés racistes-sexistes qu'il n'existait aucun lien entre leurs expériences et celles des femmes noires. Tandis que les femmes noires condamnaient le racisme anti-noir-es des femmes blanches, l'animosité croissante entre les deux groupes a donné naissance à l'expression ouverte de leur racisme anti-blanc-hes. Afin d'exprimer leur colère et leur rage envers les femmes blanches, elles ont recouru au stéréotype négatif d'une femme blanche passive, parasite, une privilégiée profitant du travail des autres pour vivre, dans le but de ridiculiser et de se moquer des féministes blanches. » (p. 236/237)

Les groupes non mixtes sont le symptôme d'une situation, pas la solution.

On peut appliquer cette analyse aux groupes féministes non-mixtes excluant les hommes cis-genes.

« Les femmes, blanches ou noires, seront toujours en désaccord entre elles tant que notre idée de la libération se réduira à la conquête du pouvoir détenu par l'homme blanc. Car ce pouvoir nie l'unité, nie les liens, et crée nécessairement de la division. Cette acceptation par les femmes blanches de la division comme ordre naturel les a poussées à se raccrocher religieusement à la croyance que s'unir par de-là les

frontières raciales était impossible, et à accepter passivement l'idée que la distance qui sépare les femmes était immuable. Bien que la féministe la moins informée et la plus naïve sache que la Sororité comme lien politique entre les femmes est nécessaire à la révolution féministe, les femmes ne se sont pas battues assez fort ou assez longtemps pour surmonter le lavage de cerveau social qui nous a fait croire qu'aucune union entre les femmes ne pourrait jamais être forgée. Les méthodes créées par les femmes pour créer du lien par-delà les barrières raciales ont été superficielles et vouées à l'échec. » (p. 243)

« Si les femmes veulent une révolution féministe – et notre monde est un monde qui a désespérément besoin de cette révolution féministe - alors nous devons prendre la responsabilité d'unir les femmes sur la base d'une solidarité politique. Cela signifie que nous devons prendre place dans l'élimination de toutes les forces qui séparent les femmes. Le racisme est une de ces forces. Les femmes, toutes les femmes sont responsables du racisme qui nous sépare constamment. Notre volonté de prendre part à la lutte contre le racisme ne doit pas trouver sa source dans des sentiments de culpabilité, de responsabilité morale, de victimisation ou de rage. Elle doit naître d'un désir sincère de sororité, et d'une prise de conscience personnelle et intellectuelle que le racisme entre les femmes affaiblit le potentiel radical du féminisme. Elle doit émerger de notre compréhension que le racisme est un obstacle sur notre route qui doit être éliminé. Et les obstacles se multiplient si l'on ne fait que s'engager dans des débats infinis pour savoir qui l'a posé là. » (p. 245)

Pour une révolution féministe, la condition nécessaire est la sororité. Pour la sororité, la condition nécessaire est de se débarrasser de tous les stéréotypes classistes, sexistes et racistes.

Chapitre 5 : femmes noires et féminisme

bell hooks rend hommage à Sojourner Truth, une des premières femmes féministes noires qui, au cours d'un meeting contre l'esclavage en 1851, a prononcé, devant un parterre d'abolitionnistes blancs sexistes la phrase qui fait le titre du livre : « et pourtant, ne suis-je pas une femme ? »

bell hooks omet de préciser que cette féministe était aussi une propagandiste évangéliste, et que si elle promouvait l'émancipation des esclaves, elle la concevait au sein de notre sainte mère l'église, et pas ailleurs.

Il y a peu de documents sur l'engagement des femmes noires dans la vie collective. Ou alors, cet engagement est décrit comme individuel. Rappelons que des femmes noires ont essayé de s'engager dans le mouvement des femmes (blanches), mais n'y ont pas trouvé leur place.

Du coup, elles ont milité dans des mouvements noirs. May Church Terrell a été cofondatrice du NAACP.

Le mouvement des femmes blanches ne précise jamais qu'elles luttent pour les droits des femmes blanches, faisant croire que leurs intérêts spécifiques de blanches (par exemple la culture) sont universels et valables pour toutes les femmes. Les mouvements de femmes noires spécifient toujours que leurs luttes concernent les femmes de couleur. Et quand les femmes blanches luttent au côté des femmes noires, c'est au nom du care, de l'éducation, contre la prostitution, etc.

« Comme la lutte du XIX^e siècle pour le droit de vote des femmes, la race et le sexe sont devenus dans la lutte du XX^e siècle des problèmes imbriqués. Comme leurs prédécesseuses, les femmes blanches ont consciemment et délibérément soutenu l'impérialisme racial blanc, en reniant publiquement tout sentiment d'empathie et de solidarité politiques avec les personnes noires. Cette trahison des principes féministes a permis au pouvoir patriarcal de détourner l'énergie des suffragettes et d'utiliser le vote des femmes comme un moyen de renforcer la structure misogyne existante. [...] Les suffragettes les plus militantes avaient espéré que les femmes utiliseraient le vote pour créer leur propre parti, plutôt que de soutenir les partis majoritaires qui refusaient aux femmes l'égalité sociale avec les hommes. Les privilèges liés au droit de vote des femmes n'ont rien changé de fondamental à la condition des femmes dans la société, mais ils ont permis aux femmes de soutenir et de maintenir l'ordre social raciste

impérialiste patriarcal en place. Dans une très large mesure, le fait que les femmes obtiennent le droit de vote fut plus une victoire des principes racistes qu'un triomphe des principes féministes. » (p. 262)

Comme quoi Emma Goldman avait raison : le droit de vote n'a rien d'émancipateur pour les opprimé-es.

Ne serait-il pas utile d'abolir de classisme avant la racisme et le sexisme. Tant que les inégalités économiques perdurent, les autres, même éliminées renaîtront de facto. Car, de même, l'oppression de la bourgeoisie sur les prolétaires ne se combattrait pas dans les urnes.

Les lois Jim Crow : le racisme met en danger les femmes noires, plus que le sexisme : pas de syndicats, pas de postes intéressants, pas de postes fédéraux (police...).

Dans les années 1920/1930, des femmes noires appellent à ne pas laisser la lutte pour la libération des noir-es aux seuls hommes, qui pensent que la libération des femmes viendra... après.

Dans les années 1940/1960, il n'y a plus de groupes de femmes organisés. C'est une époque de relative stabilité économique, de la chasse aux rouges et de la guerre froide. Le socialisme est réprimé, le féminisme étouffé.

Après les années 1960, après s'être désolidarisées des mouvements féministes, elles ont tu leurs revendications féministes pour appuyer la lutte antiraciste des hommes noirs, malgré la résistance de ces derniers à soutenir que les femmes sont égales aux hommes.

Après la guerre où les femmes avaient beaucoup travaillé dans les usines et les champs, les médias se sont appliqués à convaincre que l'idéal de la femme (noire ou blanche) était de se marier et de ne pas travailler. Du coup, les femmes noires font leurs ces critères de réussite sociale et en veulent aux hommes noirs qui ne peuvent subvenir aux besoins de leur famille, alors même que le capitalisme ne leur laisse que des boulots de merde (en caricaturant à peine).

« De même que les hommes noirs, les femmes noires pensaient que la libération noire ne pourrait advenir que par la formation d'un solide patriarcat noir. De nombreuses femmes noires pensaient que le rôle de la femme était d'être un soutien et que l'homme devait être une figure dominante dans toutes les luttes de libération noire. » (p. 276)

Dans le mouvement féministe des années 1970, on compte peu de femmes noires. Les femmes noires continuaient de penser que lutter contre le patriarcat noir nuirait à la lutte antiraciste. Et les femmes noires féministes étaient peu enclines à s'allier aux féministes blanches. Les femmes blanches faisaient obstacle aux tentatives des femmes noires pour prendre des positions de pouvoir, tout en gardant leurs propres revendications.

C'est ce qu'on appelle la stratégie de l'entrisme, qui n'a guère eu d'effets probants dans la lutte des classes.

A noter qu'en France, à la même époque, la lutte des femmes s'orientait vers le droit à la contraception et à l'avortement, lutte portée essentiellement par les femmes bourgeoises (en France, on ne parle pas de dichotomie raciale). Lutte vivement critiquée par l'église catholique, on s'en doute ; mais aussi par le PCF, qui y voit un droit bourgeois, puisque soutenue en Amérique par Rockefeller qui lui y voit un moyen d'éradiquer la misère, berceau du communisme...

Et l'autre problème est que les mouvements de femmes noires ressemblent trait pour trait aux mouvements des femmes blanches.

Problème d'identité ou de rapports sociaux ? Problèmes de couleur de peau ou de fonction (rapport au pouvoir) ?

Les féministes s'approprient le féminisme en tant que business plan : elles font carrière (universitaires, écrivaines...). Éliminer l'oppression sexiste n'est pas leur but mais leur fond de commerce.

Il n'existe pas de sororité, pas d'effet transformateur de la société par le féminisme, seulement des formes différentes.

Le féminisme est sapé par le narcissisme et l'opportunisme des femmes blanches des classes moyennes et supérieures. Le féminisme n'est pas un danger pour l'ordre établi.

« La rhétorique féministe insistant sur la résistance, la rébellion et la révolution a créé une illusion de militantisme et de radicalisme qui masquait le fait que le féminisme n'était en aucun cas un problème ni une menace pour le patriarcat capitaliste. Perpétuer l'idée que tous les hommes sont des créatures privilégiées ayant accès à un accomplissement personnel et à une libération personnelle déniées aux femmes, comme le font les féministes, c'est accorder une plus grande crédibilité à la mythologie sexiste du pouvoir masculin qui proclame que tout ce qui est masculin est fondamentalement supérieur à ce qui est féminin.

De nos jours, le féminisme n'offre pas aux femmes la libération, mais le droit de pouvoir agir comme des substituts d'hommes. Cela n'a pas mené à des projets de changements qui auraient éliminé l'oppression sexiste ou la transformation de notre société. Cela crée une atmosphère où des femmes qui ont peu de choses en commun, qui peuvent éventuellement ne pas s'apprécier ou même être indifférentes les unes aux autres, sont amenées à se lier sur la base de sentiments négatifs de colère, de jalousie, de rage partagés envers les hommes. » (p. 289)

C'est ce qui explique la défaite du mouvement féministe actuel. Les féministes blanches, non opprimées, ne voient aucune urgence à un changement radical. C'est donc un mouvement réformiste.

« La question que nous devons nous poser encore et encore, c'est comment des femmes racistes peuvent s'autodéfinir comme féministes ? Il est évident que de nombreuses femmes et particulièrement les femmes blanches qui ont été à l'avant-garde du mouvement se sont approprié le féminisme pour servir des buts personnels. Mais plutôt que de me résigner à cette appropriation, je choisis de me réapproprier le terme de « féministe » pour insister sur le fait qu'être « féministe » dans un sens authentique, c'est vouloir la libération des rôles sexistes, de la domination et de l'oppression de toutes les personnes, femmes et hommes. » (p. 294)

Ce livre est un exemple de la lutte idéologique ayant pour thème les femmes noires. Certaines professionnelles du discours produisent des stéréotypes, bell hooks produit ici un contre-stéréotype qui tente de rendre compte de la réalité au mieux et qui peut être utilisé pour les femmes noires pour leur lutte émancipatrice.

En élargissant la description de bell hooks, on peut se demander comment sont créés les stéréotypes et comment circulent-ils ?

Elle part souvent de discours dans les meetings ou de citations de livres. Ce n'est donc pas n'importe quelle approche. Ce sont les paroles de leaders ou de gens cultivés. Elle aurait aussi pu partir d'enquêtes sociologiques sur le terrain. C'est ainsi qu'elle finit son livre : « Je me suis assise dans beaucoup de cuisines où j'ai entendu des femmes noires exprimer leur foi dans le féminisme tout en critiquant avec éloquence le mouvement des femmes et en expliquant le refus d'y participer. J'ai été le témoin de leur refus d'exprimer ces positions publiquement. » (p. 295), par peur de la répression. Cela ne dénote-t-il pas une certaine amertume de ne pas être suivie, rejointes par ces femmes des cuisines ?

Petit bémol : *bell hooks est une prof d'université. Peut-être ce livre est une collection de ses cours. Peut-être a-t-elle eu à cœur de bien se faire comprendre, par habitude pédagogique. Mais il y a tellement de redites, dans les termes et dans les arguments qu'on ne voit pas très bien le plan du livre, ni s'il y a une progression dans les idées. Il aurait pu avoir 100 pages de moins sans que cela nuise au développement de ses arguments.*

Archéologie intersectionnelle : *(lecture parallèle avec « Au commencement était » de Graeber et Wengrow, Les liens qui libèrent, 2021). Au siècle dernier, les archéologues et les anthropologues étaient essentiellement des universitaires européens, dont le regard et les terrains de recherche étaient situés. Depuis plusieurs années, ces professionnels sont formés dans de nombreux pays du monde. Les fouilles se font en-dehors du monde occidental. Les regards sont croisés et diversifiés.*

Une tentative d'élargissement de ce texte (1981) à l'intersectionnalité (Crenshaw, 1989).

La théorie de l'intersectionnalité peut être comprise comme un analyseur de l'extension numérique de la classe de l'encadrement, à partir des années 1980, ou plus ou moins de la fraction de la population accédant à des études supérieures diplômantes. Extension doublée d'une diversification.

Cette extension peut être observée à l'échelle nationale par un affaiblissement des barrières à l'entrée des études supérieures permettant à des membres de groupes auparavant sous-représentés (femmes notamment des classes moyennes et populaires, personnes issues de l'immigration) d'accéder à ces études. Ce qui ne valide pas pour autant l'idéologie méritocratique, mais étend à des positions qualifiées la pression de la concurrence d'une armée de réserve de diplômé-es, et ce dans un contexte de désindustrialisation, de chômage de masse et de précarisation au sein des anciens pays capitalistes.

Cette extension concerne également des pays n'offrant auparavant aucune possibilité d'études longues autrement que par l'émigration, souvent vers les anciennes puissances coloniales.

Souvent appelée « démocratisation », cette évolution se décrit précisément comme une massification (augmentation du nombre absolu d'étudiant-es), une inflation (exacerbation de la concurrence et dévaluation de certains titres scolaires) et une translation (hausse des exigences de qualification pour maintenir le rendement des études supérieures pour l'obtention de positions sociales privilégiées).

« L'entrée dans la course et dans la concurrence pour le titre scolaire de fractions jusque-là faibles utilisatrices de l'école a eu pour effet de contraindre les fractions de classe dont la reproduction étaient assurée principalement ou exclusivement par l'école à intensifier leurs investissements pour maintenir la rareté relative de leurs titres et, corrélativement, leur position dans la structure des classes, le titre scolaire et le système scolaire qui le décerne devenant ainsi un des enjeux privilégiés d'une concurrence entre les classes qui engendre un accroissement général et continu de la demande d'éducation et une inflation des titres scolaires. »

« Un titre a toutes les chances d'avoir subi une dévaluation toutes les fois que l'accroissement du nombre des titulaires de titres scolaires est plus rapide que l'accroissement du nombre de positions auxquelles ces titres conduisaient en début de période. »

« Les nouveaux venus à l'enseignement secondaire sont portés à en attendre, par le seul fait d'y avoir accès, ce qu'il procurait en un temps où ils en étaient exclus. La « désillusion collective » résulte du décalage structural entre les aspirations et les chances. » Pierre Bourdieu https://www.persee.fr/docAsPDF/arss_0335-5322_1978_num_24_1_2613.pdf

Cette extension dans sa dimension internationale agit comme une inter-reconnaissance des spécificités de ses membres (habitus homologues, forme de langage, de perception du monde social et de la place occupée dans celui-ci, donc des intérêts spécifiques et des projets politiques) : en bref une forme de connivence.

Mais aussi de concurrence entre différentes fractions, qui se distinguent par l'appartenance à des courants théoriques en rivalité et par des « identités » raciales, genrées, culturelles, nationales, ethniques, religieuses, idéologiques, de générations, etc. formant écran pour eux et elles-mêmes (nécessité de maintenir une auto-justification déculpabilisante ou une illusion nécessaire de leur fonction sociale dans le régime capitaliste) et vis-à-vis de leur direction et surtout de leurs cibles : les mandants ou les groupes qu'elles et ils prétendent représenter ou dont elles et ils sont de fait les porte-paroles.

Au-delà de leurs querelles internes, ces approches novatrices peuvent permettre de renouveler la critique de l'ambiguïté de la classe de l'encadrement. C'est un premier niveau qui permet d'élargir la critique de la bureaucratisation et de l'intégration des formes politiques et syndicales d'organisation du prolétariat à la critique des rapports d'exploitation et de domination en-dehors et à côté du salariat traditionnel, notamment à la sphère de la reproduction sociale dans le cadre des féminismes.

Bureaucratisation et institutionnalisation L'exemple des féminismes

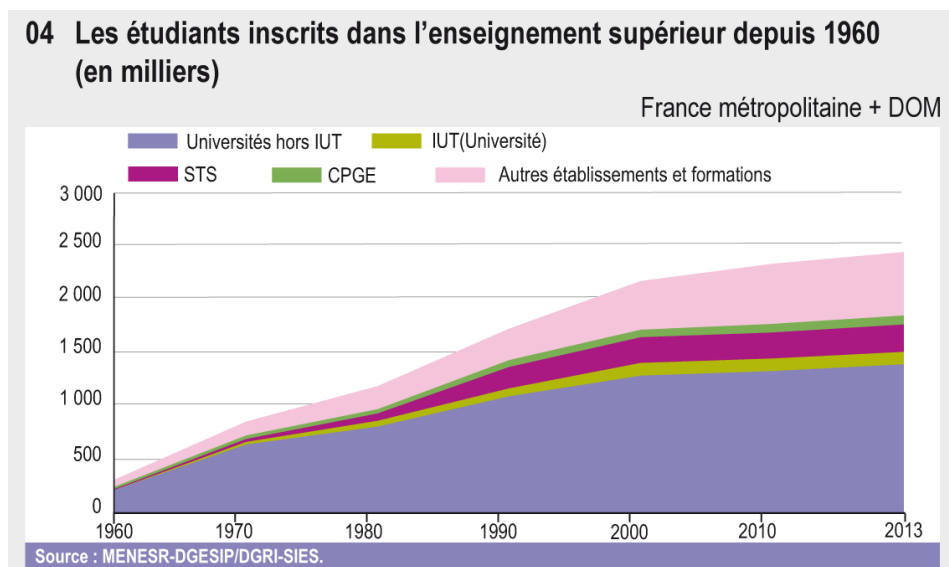
« Le terme d'institutionnalisation doit alors être compris de manière dynamique comme les « différents processus de circulation des idées politiques et des pratiques dans des institutions qui n'ont pas pour vocation première d'œuvrer pour la cause des femmes. » Il est compris ici au triple sens de la création de services administratifs dédiés où travaillent des militantes féministes, de la mise en place d'une politique en faveur des droits des femmes aux niveaux international, national et local, et de la professionnalisation de certaines organisations militantes subventionnées. Il faut également penser ensemble l'institutionnalisation dans le domaine politique et dans le domaine universitaire qui vont de pari depuis les années 1980 et qui seront traitées ici successivement même si ce sont des histoires imbriquées. S'inscrivant dans la littérature sur les groupes d'intérêts, la chercheuse Alison Woodward a forgé l'expression de « triangle de velours » pour qualifier les relations plus ou moins formelles de soutien entre les féministes à l'intérieur d'institutions nationales ou internationales, les féministes actives dans des organisations non gouvernementales et les universitaires spécialistes des femmes et du genre. » Ne nous libérez pas, on s'en charge, une histoire des féminismes de 1789 à nos jours, Bibia Pavard, Florence Rochefort, Michelle Zancarini-Fournel, Edition La Découverte, 2020, p. 358.

Ces alliances objectives entre professionnel-les de la classe de l'encadrement au sein d'administrations publiques, d'organisations et d'institutions d'enseignement et de recherche forment une dynamique inhérente à ses stratégies politiques dans ces domaines (lutte des sexes) comme à ceux plus anciens (lutte des classes) ou plus éclectiques (lutte des « races », culturelles, environnementales, etc.).

Le deuxième niveau serait la constitution d'une force organisée de critique sociale sous la forme d'une équipe d'intellectuel-les collecti-ves et intersectionnel-les, pour passer de l'interprétation du monde toujours changeant du capitalisme à sa transformation...

222 millions d'étudiant-es dans le monde

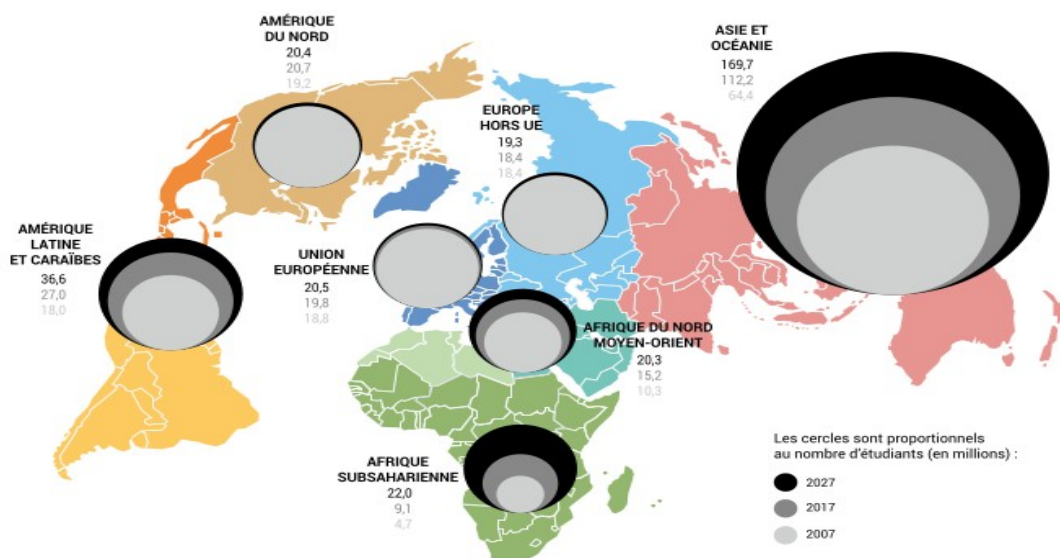
https://ressources.campusfrance.org/publications/chiffres_cles/fr/chiffres_cles_2020_fr.pdf



« En dix ans, la population étudiante dans le monde a crû de 43 %, atteignant un peu plus de 222 millions d'étudiants en 2017. Un étudiant sur deux se trouvait en Asie-Océanie, dont 20 % en Chine et 15 % en Inde. L'Afrique subsaharienne est la zone qui croît le plus rapidement entre 2007 et 2017, sa population étudiante doublant pratiquement pour atteindre 9 millions d'étudiants. Le nombre d'étudiants devrait continuer à augmenter à un rythme soutenu dans les dix prochaines années (+39 %) et dépasser la barre des 300 millions à l'horizon 2027.

La population étudiante se concentre en Asie-Océanie, une tendance qui se renforce (42 % en 2007, 50 %

➤ Évolution de la population étudiante mondiale par zone géographique (2007-2027)



Source : Institut statistique de l'UNESCO (ISU), janvier 2020.

en 2017 et 55 % en 2027). De la même manière, mais sur des volumes moindres, l'Afrique subsaharienne passerait de 3 % de la population étudiante mondiale en 2007 à 7 % en 2027. L'Amérique latine et l'Afrique du Nord – Moyen-Orient (ANMO) se maintiennent respectivement à 12 % et 7 %. L'Amérique du Nord et l'Europe voient leur part décroître fortement – même si leurs effectifs augmentent par ailleurs. »